

Dix fusées pour l'oeuvre d'Yvon Rivard

Sarah Rocheville

Numéro 10, automne 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rocheville, S. (2006). Dix fusées pour l'oeuvre d'Yvon Rivard. *Contre-jour*, (10), 131–133.

Dix fusées pour l'œuvre d'Yvon Rivard

Sarah Rocheville

1. Un sésame ouvre le monde romanesque et essayistique d'Yvon Rivard : il n'y a pas d'autofiction. Si elle puise dans la conscience individuelle, l'écriture ne s'oriente que vers le monde de la vie en général. L'œuvre littéraire rejoue l'authenticité d'un échange entre le moi et le monde. Il y a dans l'art un remaniement des proportions entre une subjectivité et ce qui l'asubjectivise. Ou plutôt, un pari.

2. En gageant le « je » de sa conscience romanesque, Yvon Rivard risque de gagner ou de perdre. S'il gagne, c'est que ce « je » s'élargit, s'étire, allonge les bras de façon à accueillir, embrasser et répondre aux désirs flottants de ses lecteurs et de lui-même. S'il perd, c'est qu'au lieu de se dissoudre, ce « je » n'arrive qu'à se gonfler, à occuper tout l'espace et se priver du monde qu'il souhaitait justement contenir. Ainsi qui perd ne gagne pas, c'est l'un ou l'autre. Ou le « je » s'épanouit, engage le lecteur à la poursuite de la rondeur des instants, des phrases et des femmes ; ou il se referme sur ces cercles et exclut le lecteur. La prose d'Yvon Rivard demande une adhésion, un oui, une confiance, une foi, un sourire, un œil de pirate : ce que les savants accordent rarement. Une fois lancée,

cette prose sait exprimer ses autoréflexivités, jouer de ses failles et de ses ruses. Une fois lancée seulement, lorsque les sirènes se font aller et que le lecteur est déjà attaché au mât.

3. Hypothèse : Yvon Rivard écrit pour la mère d'Alexandre, « qui ne connaissait rien à la littérature, qui aurait été bien embêtée de dire la différence entre la poésie et le roman, elle sentait qu'il devait y avoir pour son fils une autre façon d'écrire, d'écrire sans s'éloigner d'elle, de lui-même, de la vie ».

4. L'écrivain aime jouer autant qu'il aime dire la vérité. Ce qu'il met en jeu : la vérité. Ce qu'il met en scène : dire la vérité. Yvon Rivard désire qu'une vérité prenne le dessus sur ce qu'il dit. C'est dans ce désir que se précise la force de sa prose, sa provocation. Mais c'est aussi là que se montre sa faiblesse : il est beau n'est-ce pas de chercher la vérité d'une expérience.

5. Il y a encore deux choses qu'Yvon Rivard affectionne dans son œuvre. La nécessaire mauvaise foi de l'écrivain et l'explication de cette nécessité. Ce qui ne l'exempte pas de la mauvaise foi. Un exemple s'il vous plaît.

6. Les personnages d'Yvon Rivard font semblant de vivre normalement. Alexandre, Clara et Françoise passent leur temps à imaginer ce qu'ils se diraient s'ils étaient vivants, si la part de mort qu'ils portaient était moins grande que celle de vie. « Était-ce cela un écrivain, quelqu'un qui ne peut s'entretenir qu'avec les morts ? » Sans doute. Ce qu'il y a de bien avec les morts, c'est qu'ils peuvent supporter les formules que ni le narrateur ni personne ne peuvent entendre sans rire. L'humour du texte.

7. Discours indirect libre. « Voici ce que nous ferions — le monde, toi et moi — si les choses avaient enfin la forme des choses. Si les prairies étaient grasses, si les montagnes étaient triangulaires, si les femmes avaient la forme d'une femme, si les arbres étaient bien droits. Tu ferais comme si

tu étais toi. Comme si nous étions heureux, comme si Jeanne restait pour toujours dans la neige, le visage glacé. C'est dans cette possibilité que, malgré tout, le monde est beau ». Lorsque le texte assume ce « comme si », il découvre sa vérité. Loin de la duperie ou de la lucidité, il s'agit de tout voir malgré tout.

8. Souvenons-nous qu'Yvon Rivard écrit pour la mère d'Alexandre et on ne triche pas avec le monde de la vie. Ou si l'on triche, c'est « parce que tous les personnages [...] sont des pauvres types qui se meuvent dans le souvenir de ce qu'ils n'ont pas vécu ». Mais se mouvoir dans le souvenir, est-ce cela vivre ? Peut-être. Le narrateur explique. Ce n'est pas qu'il soit professeur, il n'y a pas d'enseignement chez Yvon Rivard, pas de leçon. Alexandre cherche, il essaie de toucher — dans l'explication, dans la formule, dans la phrase complète — la nécessité du récit. Peu de descriptions, peu de goût pour l'*ekphrasis*. Nous sommes pressés, tout se joue avant six ans docteur et Jeanne est encore jeune.

9. Yvon Rivard écrit contre le langage mais il aime les phrases. C'est que les phrases s'exercent à reprendre et à relancer les choses. La phrase reçoit l'hypothèse dix fois formulée, elle la fait voir, l'éprouve sous forme de mantra. D'où les titres jeux de mots, les frappes refrappées, réentendues. *No man is an island*, *Le milieu du jour*, *Mort et naissance de Christophe Ulrich*, entendez-vous la formule ? Les phrases s'emballent soudainement (il n'y a pas chez Yvon Rivard un critère d'originalité mais d'insistance), elles dépoussièrent les fantasmes, réaffirment la ligne d'horizon.

10. Mais cela est heureux car de cet horizon constamment retracé s'avance le visage de l'angoisse enfin contenue.